

Hong-Kong, le théâtre et les gratte-ciel

Hong-Kong est de ces villes dont le pouls bat si fort dans les rues qu'on se demande parfois s'il s'agit bien de sa force propre ou de l'accélération qui précède la rupture. Moins de vingt ans après le retour au sein de la mère patrie, Hong-Kong cherche comment défendre son rôle d'intermédiaire entre la Chine et ses clients occidentaux et s'interroge sur la manière de conserver sa spécificité. Tout en affirmant son allégeance au gouvernement central. Un exercice qui s'avère délicat, quand les frictions culturelles entre la population de Hong-Kong et les Chinois du continent ont déjà plusieurs fois fait la une des journaux. Au pied des gratte-ciel qui reflètent sereinement leur silhouette dans la baie, l'idée qu'un grignotage de Hong-Kong comme lieu et culture propres gagne du terrain.

Développer les arts et payer son loyer

C'est dans ce climat que Hong-Kong, tandis qu'elle garde pour le reste du monde la réputation d'être avant tout une place forte de l'économie mondiale, voit ses arts se développer. Soutenus par le gouvernement dont la ligne politique officielle est d'encourager la culture populaire, l'un des porte-drapeaux en étant le Xiqu (prononcer Sitchou), l'opéra en langue

cantonaise, la langue de Hong-Kong et sa région. Les plus cyniques ou les plus réalistes vous diront que l'intérêt de Hong-Kong pour les arts est le même que celui qu'elle porte pour tout bien pouvant être négocié, valorisé et exporté. Le contexte politique portant à croire qu'il n'a pas échappé au gouvernement que développer les arts peut être une manière parmi d'autres d'entretenir l'intérêt des occidentaux pour Hong-Kong. En témoignerait le statut, connu des amateurs d'arts visuels, de Hong-Kong comme quatrième plus important marché d'art contemporain après Beijing alors que les collections du musée d'art de Hong-Kong sont encore loin de pouvoir prétendre à une renommée internationale.

Les efforts du gouvernement en faveur des arts restent cependant louables et seraient sans doute bien mieux récompensés si Hong-Kong ne souffrait pas d'une spéculation immobilière intense. Soutenue par les investissements venus de Chine continentale et aggravée par une très forte densité de population, le gouvernement peine à endiguer la progression de la bulle immobilière. D'après la *Demographia International Housing Affordability survey* la métropole a remporté en 2014 et pour la quatrième année consécutive la palme du logement le plus inabordable en fonction du revenu médian parmi un panel de trois cent soixante villes. Un titre qui pèse énormément sur les habitants de Hong-Kong. Conséquence des loyers

faramineux et phénomène familier des métropoles, les ateliers d'artistes et les lieux de création en tous genres se sont déplacés loin de leur public, vers les friches industrielles de Hong-Kong qui a perdu la plupart de ses usines au profit de la Chine continentale dans les années 80.

Un théâtre dans les étages

Hong-Kong, il ne faut pas s'y tromper, est composée de l'île du même nom mais aussi de son extension sur le continent, la péninsule de Kowloon, et des New Territories, qui s'étendent jusqu'à la frontière chinoise. À San Po Kong, l'un des quartiers en redéveloppement de Kowloon, on est loin des avenues du centre de l'île de Hong-Kong, où les enseignes Chanel, Vuitton et autres, prisées des nouveaux riches chinois, ont investi les locaux devenus inabordables pour les petits commerces. On pourrait aisément passer sans la remarquer devant l'entrée du Cheong Tai Industrial Building avec sa porte vitrée et son gardien dodelinant dans une petite cabine. L'ambiance plutôt froide du hall et l'ascenseur éclairé au néon rendent un peu surréaliste le paillason défraîchi sur lequel on peut lire « Welcome ». Derrière une porte du cinquième étage, le bâtiment change tout à coup de visage et la première impression s'évanouit. À cet étage, la compagnie de théâtre We Draman Group a transformé toute la surface d'un ancien atelier

pour y établir ses quartiers. Une surprise devenue commune à Hong-Kong. Le quotidien, celui des gens qui vivent et travaillent ici, s'est progressivement déplacé dans les étages des tours où les loyers sont moins chers qu'au rez-de-chaussée, donnant à la ville quelque chose du charme forcé des poupées gigognes.

Le fondateur de la compagnie, Tang Wai Kit ou Desmond de son prénom britannique, lesquels sont utilisés indifféremment, est grand et souriant, porte des lunettes carrées qui rendent un peu plus artiste sa tenue t-shirt, short et tongs et possède ce genre d'énergie à la fois inlassable et maîtrisée qui vous invite poliment à ne pas trop tourner autour du pot. La première porte qui fait face à l'entrée donne sur une pièce en croissant dans laquelle se trouvent plusieurs bureaux au coude à coude. « Ça c'est le bureau d'un ancien élève à moi. Il est graphiste maintenant, je l'ai accueilli ici. » Le bazar est chaleureux, la bibliothèque compte un certain nombre de livres en français, souvenirs d'une formation en théâtre physique à l'école Jacques Lecoq à Paris. En face, deux consoles, l'une pour le son, l'autre pour la lumière. « - Quand on fait un spectacle, le technicien est là. – Il ne voit pas la scène alors ? Et s'il y a un problème ? – Normalement, il n'y a pas de problème. »

Le studio de théâtre, auquel on accède en suivant un couloir qui longe des toilettes aménagées en nombre pour le public et débouche sur un coin cuisine improvisé est loué occasionnellement pour amortir le poids du loyer. Hier il a été loué à un rassemblement de cosplayers, ces adeptes du déguisement popularisés par la culture japonaise. Wai Kit ricane un peu. Au-dessus des canapés d'occasion à l'extérieur du studio sont accrochés les posters des précédents spectacles. Le rythme de production est soutenu. Six spectacles de prévus cette année, des créations, plus la reprise d'un ancien spectacle. Des mois de travail, six représentations pour chaque en moyenne. Pour un seul directeur artistique. « À Hong-Kong, on joue pendant une semaine, deux semaines. Trois semaines maximum. » Grand maximum, quand on jette un coup d'œil à la saison de la trentaine de salles à Hong-Kong qui programment du théâtre, où tout semble plutôt tourner autour d'une semaine. « C'est pour ça que chaque année à Hong-Kong on a cinq cents spectacles et quelques. »

Il continue : « Quand tu veux faire un spectacle, tu dois réserver une salle. Et la plupart appartient au gouvernement, donc ils veulent traiter tout le monde pareil. Ils te donnent une semaine en février, ils ne te donneront pas une semaine en avril. » Et les compagnies professionnelles de se retrouver en compétition avec les spectacles de fin d'année des écoles alentours. Et si

la compagnie a l'occasion de représenter une de ses productions ? Il balaie l'air de la main. « On ne peut pas garder les décors, on n'a pas la place. Et puis on ne sait pas si ça va être le même endroit, peut-être que les comédiens ne sont plus disponibles. Ce n'est pas une reprise, c'est une re-création. » Alors que la compagnie a fêté ses vingt ans cette année et qu'elle peut se féliciter d'avoir bénéficié des subventions du gouvernement à plusieurs reprises, elle ne peut pas se permettre d'avoir ses propres comédiens. Ils vont et viennent, aucun ne reste en place, le développement d'une vraie troupe est quasiment impossible. Il déplore également le manque de salles avec une capacité plus modeste. : « La plupart des théâtres à Hong-Kong ont des salles de quatre cents sièges. Pour lancer un spectacle, c'est dur. » Wai Kit commence à égréner les chiffres et à calculer de tête combien il parvient à payer ses comédiens et techniciens pour une production, quand tout va bien. 8000 HK\$ (797€) chacun, pour des semaines de répétition et six jours complets au théâtre. « C'est rien. »

Les « Black box theatre », du pain et des jeux

C'est pourquoi la seule solution viable pour des compagnies comme la sienne est d'avoir leur propre espace. Son « Black box theatre » fait partie de la douzaine de salles illégales, principalement pour des raisons de

normes de sécurité, qui s'ouvrent et se ferment à Hong-Kong. Le gouvernement ferme les yeux dessus, selon son principe de « *laissez-faire* », en anglais dans le texte, tout aussi applicable à l'économie. Il faut connaître pour en entendre parler, le bouche à oreille surtout. Celle de Wai Kit, il ne sait pas encore combien de temps elle restera ouverte. Il a emménagé ici en 2010 et en quatre ans le loyer a augmenté de quarante pour cent. « Dans trois, quatre ans, il faudra peut-être que je déménage. » Pour tout recommencer.

Dans la rue, il pointe du doigt un bâtiment en construction dont on ne voit encore que la gigantesque structure métallique rouge sombre, quasiment en face de son studio. « Ici, un hôtel. Et là, encore un. Et là un autre bientôt. Tous pour les touristes de Chine continentale. En Chine continentale, maintenant, ils gagnent des fortunes. » Même s'il ne condamne pas en soi ces nouveaux compatriotes qui viennent participer à l'économie de Hong-Kong, Wai Kit ne supporte pas l'attitude trop complaisante du gouvernement local à leur égard, une preuve de bonne volonté vis-à-vis de Beijing selon lui. « Tu sais, on a ce problème "être ou ne pas être" chinois, certains utilisent ça comme un moyen de pression, pour éviter d'aborder les problèmes politiques. » Comme celui de savoir jusqu'où Hong-Kong pourra défendre son système semi-démocratique après 2047, lors de la fin

de son autonomie. « Ils essaient juste de nous faire peur en disant que si on n'accueille pas bien les touristes, le gouvernement central fermera les vannes et on sera pauvres. »

Wai Kit ne se dépare jamais de son air rieur mais il est plutôt pessimiste. Certes, le gouvernement a l'excuse d'être encore novice en termes de politique culturelle et sur le papier, il fait des efforts de budget. Il se flatte d'avoir augmenté les subventions à un niveau qui proportionnellement, n'aurait rien à envier à la France mais, comme ailleurs, la répartition est très inégale. « Tout ce qu'ils veulent c'est qu'on amuse les gens. Ils n'ont pas le cran d'avoir une vraie politique. “Ok : Je te donne un petit quelque chose, je te donne une semaine pour jouer, qu'est-ce que tu veux de plus ?” Ce qu'on veut c'est donner une chance à des gens qui n'ont jamais mis les pieds au théâtre de venir ! ». Un des deux comédiens venus répéter entre, ils se saluent, c'est bientôt l'heure. Wai Kit part fumer une cigarette en silence dans un petit débarras.

Hong-Kong depuis la salle de répétition

Dans le studio de théâtre où la répétition commence, deux courts lits usés, des piles de journaux, une gamelle, quelques ustensiles de cuisine, une bouilloire et deux bassines rouges sur une petite table. C'est le décor d'un

intérieur modeste. Un des deux acteurs est absent, un jeune le remplace. Dans la pièce, deux vieux vivent ensemble. Un phénomène croissant à Hong-Kong dont un tiers de la population aura 65 ans en 2041 et où les personnes âgées, faute de structures d'accueil et pour ne pas être à charge de leur famille, emménagent dans des studios pour réduire le coût du loyer. La pièce a été écrite en cantonais, par un étudiant de l'Academy of Performing Arts, seule école de son genre à Hong-Kong. Il y est question de solitude, de suicide et de lien fragile entre les générations. Wai-Kit s'anime, monte sur scène, élève un peu la voix avec l'acteur senior qui rechigne à suivre ses directions « Il est de la vieille école ». Une petite musique, un générique de dessin animé des années 80, avec la voix nasillarde d'une chanteuse de l'époque revient comme un refrain. Wai-Kit est patient. « Tout ça est un peu répétitif mais c'est bien que les jeunes écrivains essaient des choses. »

Il n'y a pas longtemps, il a mené un projet appelé « Être hakka », pour lequel il a collecté des histoires liées à ces habitants indigènes de la péninsule de Hong-Kong, avant l'arrivée des Britanniques. « J'ai fait ce projet parce que je suis d'origine hakka mais je ne savais rien sur ça. Mon père est né ici, et ma grand-mère a été élevée en Chine. Les Hakka sont des sortes de familles de pêcheurs, ils se déplaçaient autour de la baie et avant

ça ils ont immigré du Nord de la Chine vers Hong-Kong. » Le projet incluait du théâtre de rue et des numéros de mime. Wai Kit avoue qu'il préfère les projets en salle mais avec le théâtre de rue, les comédiens peuvent parfois gagner 80€ d'un coup. « C'est pas mal pour eux. »

Il résume ce que signifie être de Hong-Kong. « J'ai grandi sous le gouvernement britannique. On a été à la fois influencés par l'Est et l'Ouest. Sur le papier, c'est très bien, parce qu'on parle couramment anglais et cantonais. Mais au fond on ne sait pas grand-chose de notre propre histoire. C'est pour ça qu'on encourage les recherches. » Il tapote sur la table et sourit. On entend les comédiens qui continuent de répéter leur texte dans la salle. « Si j'avais plus de temps, j'aimerais bien ne faire que deux projets par an. Pour vraiment avoir le temps de répéter. Ça serait fantastique. » Un silence. « En ce moment j'aimerais faire une pause. » Un souhait compréhensible, d'autant que sa femme et lui attendent un deuxième enfant. Il joue bientôt dans le spectacle d'un autre metteur en scène et rendez-vous est pris pour assister à une des répétitions.

Un projet ambitieux pour les arts, le West Kowloon Cultural District

Un tout autre décor pour un tout autre visage du développement des arts à Hong-Kong. Des bureaux lumineux, des fenêtres jusqu'au sol avec vue sur

la baie, au-dessus d'un centre commercial luxueux, dans le quartier très touristique de Tsim Sha Tsui. Depuis 2006, le gouvernement de Hong-Kong se débat avec ce projet pharaonique d'ouvrir quarante hectares de terrain à l'Ouest de Kowloon, pour répondre en premier lieu à la demande croissante en offre culturelle des touristes et cadres en déplacement à Hong-Kong. Le terrain doit accueillir d'ici 2026 plusieurs théâtres, un musée d'art contemporain, un opéra et un parc avec promenade, le reste de la surface restant ouverte aux promoteurs pour créer un nouvel écosystème qui dynamiserait cette nouvelle offre. Sur le papier, l'idée est alléchante.

Low Kee Hong, responsable de la programmation théâtrale du futur complexe à la quarantaine, un style soigné et une élocution posée. Sur son C.V. impressionnant apparaît la direction remarquée du festival d'art de Singapour, d'où il est originaire. Son discours est rôdé : « Le West Kowloon cultural district est un projet très controversé. Beaucoup de gens pensent encore que c'est une perte de temps et de moyens, etc. » Le budget initial du gouvernement de Hong-est en effet de 21,6 milliards HK\$ (2,15 millions d'euros) et un dépassement substantiel est déjà prévu. « En même temps, c'est une très bonne opportunité pour la ville de débattre de ce que signifie le développement culturel. Sans le West Kowloon district comme terrain pour faire émerger ce débat, le status quo va continuer. »

Raisonnables, c'est sans doute le terme qui convient le mieux aux affirmations de Low Kee Hong. Il concède sur plusieurs points que le projet est ambitieux. « On ne se fait pas d'illusions mais aucune situation n'est idéale, nulle part. »

Selon lui, il ne faut ni s'interdire de voir plus loin, comme cette idée qu'il manque dans cette partie de l'Asie d'une organisation régionale qui peut-être, pourrait coordonner et soutenir le développement artistique sous la bannière du « Delta des perles » qui engloberait toute la partie Sud de la Chine, ni oublier d'amener le théâtre à tous. Si on évoque le prix des billets, 150 HK\$ (15€) en moyenne, tandis que le coût de la vie est le troisième plus élevé au monde, il réagit rapidement. « Ils peuvent payer la même chose pour aller au cinéma. Le problème c'est "est-ce que ce qu'on montre parle aux gens" ? » Depuis ces bureaux feutrés, il semble que tout soit entre de bonnes mains pour donner à Hong-Kong la chance de construire cet aspect qui manque encore à son image de marque, celui du vernis culturel. L'aplomb de Low Kee Hong donne l'impression que s'il reste beaucoup à faire, c'est une question de temps et de bonne volonté.

Les projets de West Kowloon vs. la réalité

Le jour de la répétition avec Wai Kit arrive, dans un autre quartier de Kowloon. Cha Kwo Ling road longe une station de métro puis laisse apercevoir au loin sur la gauche les tours des quartiers centraux. De ce côté-ci de Kowloon, la rive n'est pas encore bien définie. Derrière des barrières en tôle, des grues à l'arrêt et la voiture dépasse quatre ou cinq bétonnières rangées sur le bas-côté. Les quelques bâtiments croisés ont l'air à l'abandon. Le terrain paraît plus vert sur la droite, on distingue quelques barraques fragiles et des appareils électroménagers entassés sur le rebord de la route sont retournés du pied et fouillés. La voiture s'arrête. La compagnie qui répète n'est pas encore arrivée. On évoque West Kowloon District. Il y aurait bien dans le projet, des salles de répétitions et des salles à jauge réduite de prévues. Il est définitif. « Ça n'arrivera pas. Ils vont abandonner cette partie du projet. Le budget a été dépassé, tout le monde le sait, c'est la première chose qu'ils laisseront tomber. » Le budget du West Kowloon Cultural District est déjà de quelques 21,6 milliards de Hong Kong dollars (2,15 millions d'euros) et un rapport récent que le gouvernement a tenté de dissimuler a ébruité dans la presse qu'un dépassement de quasiment le double était à prévoir s'il fallait s'en tenir aux plans initiaux. La communauté artistique s'attend donc à ce que les premiers bâtiments à être abandonnés soient ceux qui ne seront pas

soutenus par les promoteurs immobiliers. Comme celui où devaient être les salles de répétition. « À chaque fois que j’entends parler de West Kowloon District, je peux pas m’empêcher, ça m’énerve. Bon, ils sont là. »

La salle de répétition est au rez-de-chaussée une ancienne école qui a été abandonnée. Au fond de la salle, tout un amoncellement d’objets divers, parmi lesquels un globe terrestre et un tableau noir qui témoignent encore de son passé de salle de classe. Les murs sont décrépis mais le sol d’origine a été recouvert. La compagnie paie sous la table 40 000 HK\$ (3 977€) l’année à une connaissance. Le toit fuit. Ce n’est pas idéal mais sans ça, aucun endroit où répéter. Ça fait quinze ans. La troupe répète en ce moment un spectacle inspiré des lettres de Consuelo Suncín-Sandoval à Saint-Exupéry. On me demande un cours de prononciation pour tous les noms français de la pièce. Le metteur en scène, Tsoi Sik Cheong, est un vétéran dans le milieu du théâtre de Hong-Kong, qu’il a intégré en 1966. Sa compagnie, Hong Kong Theatre Works, travaille principalement avec des comédiens amateurs. Quand on lui demande comment il a commencé à faire du théâtre, il dit modestement « Ça m’est tombé dessus. »

« Le genre d’histoires locales qu’on veut raconter. »

Son ton est ferme mais désabusé « Cette année, nous recréons une pièce qui s'appelle *Shallow water*. Elle parle des “parallel traders”. Ces gens qui achètent à Hong-Kong et revendent de l'autre côté de la frontière, en ce moment c'est la poudre de lait. » Une méfiance qui remonte à 2008 où un scandale important avait touché l'industrie laitière en Chine. « Les gens ont peur des contrefaçons. Certains vendeurs traversent la frontière quatre, cinq fois par jour. C'est comme des fourmis qui déplacent une montagne. » Il a fallu attendre 2013, quand le mécontentement des frontaliers s'est manifesté pour que le gouvernement réagisse. « Toutes les boutiques se transforment en espèces de pharmacies qui ne vendent plus que du lait et des couches. Les gens se plaignent. C'est le genre d'histoires locales qu'on veut raconter. »

Le prochain projet, en février 2015 doit parler de cette nouvelle ville qui pourrait émerger à la frontière avec Shenzhen. L'endroit s'appelle Lo Wu, Cheong saisit d'office mon carnet pour la transcription et commence à tracer un dessin explicatif. Lo Wu consiste principalement en terrains agricoles partiellement exploités. « La théorie du complot, c'est qu'ensuite ce sera une seule ville, chinoise. Entretemps ils vont expulser les fermiers et les terrains vont encore revenir aux développeurs, pour qu'ils fassent de

nouveaux profits en construisant dessus. » Cette dernière phrase qui ressemble maintenant à un refrain, l'émeut à peine.

Revendicatif, il l'a toujours été et le théâtre à Hong-Kong s'est mêlé dès son émergence d'aborder la question du statut de Hong-Kong. « En 1984, quand la déclaration commune sino-britannique sur le retour de Hong-Kong à la Chine a été signée, tout d'un coup les artistes de Hong-Kong se sont intéressés aux questions sur l'identité et les racines. La première vague de véritable art local a commencé autour de cette période. » Il y a trente ans seulement. Un an après cette déclaration, Cheong collabore à la création de la pièce « I am Hong Kong », qui rend compte de plus d'un siècle d'histoire coloniale à Hong-Kong. Le texte est en partie en anglais, en partie en cantonais. « I am Hong Kong » a d'abord été présenté en Australie. « En juillet 1985, c'était la première au Hong Kong City Hall. La billetterie était ouverte depuis un mois. J'arrive et il n'y a rien. On apprend que le spectacle est censuré. » La pièce n'est en effet tendre avec personne. « Il a tourné dans les écoles et les universités, en un an et demi, il y a eu cent quarante-quatre représentations. » Aujourd'hui, le milieu artistique craint relativement peu la censure à Hong-Kong mais Hong-Kong craint toujours la Chine. En témoigne l'incident du Hong Kong Ballet Company, en 2013, forcé d'amputer une partie de son spectacle où

apparaissait une vidéo retraçant l'histoire de la Chine contemporaine. Cheong s'apprête à se remettre au travail dans son bureau, il soupire, « I am an old-timer ». Il n'a pas beaucoup confiance dans la relève car « Il n'y a aucun cursus universitaire dédié au théâtre à Hong-Kong. »

The big nine et les autres

Si les compagnies de théâtre à Hong-Kong survivent avec difficulté, ce ne sont pas seulement des problèmes de loyer. C'est aussi la quasi-absence d'une culture de mécénat, un public difficile à atteindre mais surtout des subventions mal réparties. Le gouvernement de Hong-Kong consacre neuf pour cent de son budget pour les arts du spectacle à neuf compagnies de danse, théâtre, opéra et musique, bien établies et quasiment intouchables, les « big nine » et trois pour cent pour toutes les autres. Ribble S.M. Chung travaille au sein du HK Development Arts Council. Elle pèse bien ses mots tout en jouant avec ses bracelets mais le fond est tranchant. On montre ce qui marche déjà. « Il n'y a aucune fluidité entre les neuf compagnies et les autres. Malgré ce qu'il dit, le gouvernement regarde la quantité. », d'où l'idée que les arts à Hong-Kong ressemblent encore un peu trop à une vitrine pour les étrangers.

Quand on rencontre le Hong Kong Repertory Theatre fondé en 1970 et une de ces neuf compagnies, on comprend mieux la différence de moyens. La compagnie est plutôt confortablement installée dans un bâtiment appartenant à l'administration de Hong-Kong. Divisée en plusieurs départements, elle emploie quelques soixante personnes à temps complet. Yvonne Pang s'occupe de la coordination des programmes de la compagnie. Jeune et plutôt menue, elle fait faire le tour du propriétaire au pas de course. Contrairement aux compagnies de Wai Kit et Cheong, le Hong Kong Repertory Theatre présente la majorité de ses créations dans de grandes salles de plus de quatre cent places. Récemment cependant, elle a ouvert un autre de ces « Black Box theatre » à jauge réduite, légal celui-ci, à l'intérieur même du bâtiment. Elle y programme des spectacles en partenariat avec de plus petites compagnies. « On partage la billetterie » précise Yvonne.

Dans une petite salle de réunion, Yvonne commence à évoquer la différence entre le régime de la compagnie et celui des autres. Il n'est pas question de concurrence, selon elle le problème est dans les salles elles-mêmes. Elle saisit une feuille de papier et commence à tracer un tableau. « Imaginons, ok ? C'est une étude de cas. » Elle explique comment les tarifs des salles à Hong-Kong fonctionnent. Pour les compagnies, le principe est

simple : on paie quand on répète, on paie quand on ne répète pas, on paie quand on joue. Comme Wai Kit, elle peut citer de tête les prix et calculer le coût d'une semaine de représentations. « Généralement, les petites ou les moyennes compagnies font tout pour amortir la location quand elles ne répètent pas. Par exemple le matin elles font des ateliers et le soir une représentation, ensuite une autre représentation dans la matinée le lendemain et une dernière représentation le soir. Avant même la première, elles peuvent avoir payé 81 400 HK\$. (8 098€) » De quoi y réfléchir à deux fois.

La langue de Hong-Kong

Le Hong Kong City Hall Theatre est une grande salle de 463 places. C'est dans ce même théâtre que *I am Hong-Kong*, la pièce de Cheong, a été censurée il y a trente ans. Elle semble fermée désormais aux compagnies plus modestes. C'est la répétition générale de la prochaine production de la compagnie d'Yvonne. Le Hong Kong Repertory Theatre présente *The emperor, his mother, a eunuch and a man*, une pièce tirée d'un épisode connu de l'histoire chinoise ancienne. Un choix qui témoigne de l'ancrage culturel dont bénéficie l'histoire dynastique chinoise à Hong-Kong. Jusqu'en 1997, elle était la seule à être enseignée à l'école, aux côtés de

l'histoire mondiale, rien sur le territoire de Hong-Kong lui-même n'apparaissait dans les manuels scolaires. Un choix du gouvernement colonial mais aussi le symptôme que les habitants de Hong-Kong, pour beaucoup réfugiés fuyant la Chine communiste, se sont peu identifiés à leur ville d'accueil et ce jusque dans les années 60-70.

La lumière s'éteint sur la salle. La scène est découpée par un très beau jeu de piliers et d'ouvertures entre lesquels les comédiens serpentent, dans des costumes d'époque colorés. Le spectacle est surtitré en caractères chinois simplifiés, pour les spectateurs non cantophones. Hong-Kong dans son ensemble continue à résister à l'utilisation de ces caractères, pourtant recommandés par le gouvernement central chinois. Ce soir, dans la régie, entre le metteur en scène et les techniciens, tout est chuchoté en cantonais, comme le texte de la pièce. Le vocabulaire de la scène en revanche est en anglais, avec l'accent saccadé de Hong-Kong qui avale les « t », les « b » et les « p » : « lights up », « upstage », « right stage », « blackout ». La langue de Hong-Kong, c'est ça, une des formes du « chinglish » : le cantonais mêlé d'anglais. Le cantonais est parlé par 97% de la population pourtant la langue n'a été reconnue par le gouvernement britannique de Hong-Kong qu'en 1974. Encore récemment, le site du Education Bureau de Hong-Kong provoquait un tollé en le décrivant comme « dialecte non-

officiel ». Un indice de la pression qu'exerce Beijing pour étendre l'influence de la langue officielle sur tout le territoire chinois. L'enseignement en mandarin progresse partout, dans les écoles et les universités comme dans la rue. Jouer en cantonais est une nécessité. Pas seulement parce que c'est la langue du public d'ici mais aussi parce que le théâtre est peut-être un des rares lieux où exposer cette langue et avec elle, tout un pan de l'identité de Hong-Kong.

Sur scène, l'histoire tragique d'An Dehai, l'eunuque favori de l'impératrice régente Cixi, poursuit son cours. An Dehai quitte la Cité interdite sur ordre de l'impératrice, bravant l'autorité du jeune empereur. Il se retrouve bientôt pris entre deux feux, celui d'un pouvoir qui s'éteint et d'un autre qui commence. Alors qu'il est condamné, An Dehai accusent ceux qui, hier encore, comptaient sur lui pour asseoir leur fortune et soudain lui refusent le droit de s'appeler un homme et de défendre sa place à la cour. Une fable qui pourrait résonner à Hong-Kong, alors que, trop occupée à maintenir un rang aux côtés d'un pouvoir plus grand qu'elle, elle néglige peut-être ceux qui peuvent contribuer à la définir et à la questionner.

Marie Yan